

Prologue

Vous trouverez peut-être que cette histoire est horrible et perverse. Mais c'est parce que vous êtes une bonne personne. Les gens bien ne pensent pas au genre d'événements racontés ici, et ils y prennent part encore moins souvent. Mais ça, c'est en règle générale, et d'habitude, parce qu'à vrai dire cette histoire est peuplée de bonnes personnes. Et pourtant, rien n'est plus effroyable que ce qui se passa. C'est une des particularités tordues de notre époque moderne.

Tout commença lorsqu'Eugénie Vale Horemarsch dut aller prendre soin de sa mère, Marjorie, qui se mourait d'un abominable cancer dans l'un de ses organes mous. Il s'agissait peut-être du pancréas ou du foie, mais ce n'était assurément pas l'utérus ni les poumons, les os ou les seins. Eugénie ne précisa jamais, mais quand elle parlait de sa mère et des douleurs atroces qu'elle subissait, elle déplaçait toujours sa main vis-à-vis de la taille, légèrement de côté. Les gens la regardaient effleurer son abdomen spongieux et la plupart avaient une idée approximative.

Vous auriez aimé Eugénie si vous l'aviez rencontrée, ça ne fait aucun doute, parce que tout le monde aimait Eugénie.

Elle était vraiment la personne la plus aimable qui soit. Elle souriait toujours, elle vous regardait droit dans les yeux quand elle vous parlait, elle n'oubliait jamais de demander des nouvelles de la famille. Son adjectif préféré était « mignon », comme dans « Comme vous êtes mignon ! » et « Oh, comme c'est mignon ! » Elle aimait aussi le mot « délicieux » pour décrire un repas ou une situation qui lui plaisait. « La fête était délicieuse ! » disait Eugénie. « Charmante », disait-on d'elle.

À cause du passé, vous allez peut-être croire qu'elle est morte. Ce n'est pas le cas. C'est seulement que, maintenant, la plupart des habitants de Kotemee s'en tiennent loin.

En passant, s'il vous plaît, prononcez « *ko-ti-mi* », avec l'accent tonique sur la syllabe du milieu, et non « *ko-ti-mi* » ni « *ko-ti-mi* ». Beaucoup de touristes et de reporters de la télévision venus de la ville prononcent mal. En mai dernier, le conseil municipal a failli adopter une résolution pour faire ajouter la transcription phonétique sur le panneau « Bienvenue à Kotemee » au bord de la route 18. La motion a été battue par deux voix. Il y a des gens qui ne s'adaptent pas bien au changement.

Eugénie avait – a – les cheveux blond vénitien qu'elle gardait courts, parce que c'était plus commode pour faire de la poterie et de la porcelaine, et ce joli teint pâle propice aux taches de rousseur qu'ont bon nombre de rouquins. Beaucoup d'actrices d'Hollywood ont une peau de ce type. On le remarque seulement sur les photos en très gros plan dans les magazines, mais jamais dans les films parce qu'elles se tartinent de fond de teint ou que leurs taches de rousseur se dissolvent sous l'éclairage aveuglant des projecteurs. Ce qui est vraiment dommage. L'autre caractéristique d'Eugénie, sur le plan physique, c'est qu'en vieillissant elle s'était

mise à faire un peu d'embonpoint. On ne peut pas dire qu'elle était grosse, simplement un peu plus grassouillette qu'elle ne l'aurait souhaité. Mais puisqu'elle était grande – environ un mètre soixante-quinze –, elle portait bien son poids, comme on dit. Elle avait une mâchoire joliment galbée et, en public, elle s'assurait de porter de petits cardigans ou des vestes en toile de lin qui avantageaient sa silhouette. Et quand elle se tenait debout face à vous, elle levait nonchalamment l'avant-bras devant son ventre, comme si elle tenait un verre de vin blanc, même si la plupart du temps elle n'avait rien à la main. Son bras était simplement... là. Les gens désobligeants auraient pu trouver que c'était un geste affecté.

Donc, la mère d'Eugénie se mourait du cancer et Eugénie prenait soin d'elle. Elle s'était installée seule dans la résidence de ses parents sur l'avenue Blanchard. Elle dormait dans l'une des trois chambres d'amis, en fait dans celle qui était la sienne quand elle y vivait, enfant, avec ses deux frères. La maison, passablement grande et couverte de jolis bardeaux vert olive, se trouvait dans l'une des plus belles rues de Kotemee, parce que Marjorie et son mari Drew avaient tous deux bien réussi dans la vie.

Oui, «réussir» est bien le mot qui convient pour décrire les parents d'Eugénie. Marjorie Horemarsch avait été vétérinaire pratiquement toute sa vie d'adulte. Elle avait l'air tellement professionnelle et dévouée dans sa blouse blanche, avec ses cheveux auburn remontés en un chignon bien serré, qu'on se serait volontiers laissé traiter pour n'importe quelle maladie *humaine*. Et Drew, le père d'Eugénie, qui était mort six ans plus tôt et douze ans après avoir pris sa retraite, était le chef de police de la municipalité. Son aîné, Andrew fils, entra dans la force constabulaire dès qu'il le put et il en était maintenant le chef. Il n'est pas question

de népotisme ici, c'est simplement comme ça que ça se passe dans les petites villes. Andrew fils ressemblait à Drew à bien des égards, notamment par son gabarit et son ambition mûrement réfléchie de suivre les traces de son père. Jeune, il disait : « Un jour, je serai chef, c'est dans la poche », et Drew ne le contredisait jamais. Alors, tout le monde avait tenu pour acquis qu'Andrew Horemarsch fils deviendrait chef du service de vingt-trois policiers et cinq autopatrouilles, et c'est ce qu'il est depuis quelques années. Son frère Welland travaille avec lui aux Services communautaires. Hiérarchiquement parlant, il travaille *pour* lui, mais la plupart des gens en ville disent « avec ».

Sans surprise, ni l'un ni l'autre de ses frères ne pouvait s'absenter de son travail pour aider Eugénie à prendre soin de leur mère à la fin de sa vie. Marjorie aurait très bien pu se payer les services d'une infirmière à domicile, mais non, elle avait jugé qu'Eugénie avait le devoir filial de s'occuper d'elle. Aucun visiteur non plus : Marjorie insistait pour être dans le calme. Alors Eugénie dut s'acquitter des tâches ménagères et infirmières toute seule dans la grande maison durant trois mois déchirants et interminables. Elle put le faire, et c'est ce qu'on attendait d'elle, parce qu'elle ne travaillait pas. Eugénie avait ce qu'elle appelait une « passion » (ce que d'autres désignaient sous le nom de « passe-temps ») qu'elle pouvait très bien mettre de côté pour le bien de sa famille, pensait-on. C'était sa céramique. Et maintenant, préparez-vous, parce que voici l'histoire de la céramique d'Eugénie. Ce n'est pas l'intrigue principale, seulement une petite histoire parallèle, mais il faut la raconter.

Les œuvres qu'Eugénie vendait dans sa boutique-atelier appelée Expressions d'Eugénie, située au bout de la rue Principale de Kotemee, étaient les pièces en céramique

les plus charmantes et les plus ridicules que vous ou quiconque n'avez jamais vues. Elle était obsédée par les feuilles, Eugénie. Par exemple, quand quelqu'un avait un bouquet dans un beau vase et le montrait à Eugénie venue lui rendre visite en s'exclamant « Regarde les jolies fleurs que j'ai reçues ! » Eugénie disait « Comme elles sont mignonnes ! » mais les regardait à peine. Elle portait directement son attention sur la verdure, qui sert en fait de bouche-trou. Elle déposait une feuille dans sa paume et l'observait à la lumière, la tête inclinée et les yeux voilés de rêverie. Et s'il s'agissait d'une variété qu'elle avait rarement vue, elle se penchait pour en étudier les nervures, le limbe et les bords, qu'elle appelait les « marges ». Puis elle humait la feuille comme si elle dégageait un parfum.

Et ce sont ces feuilles qu'elle essayait de reproduire en céramique. Mais elle ne se contentait pas de peindre de jolis motifs sur de banals bols, assiettes ou tasses. Non, elle les fabriquait, les feuilles. Elle échafaudait des constructions complexes avec des vrilles et des tiges grimpantes, des fougères et des pousses, les éléments verts habituels. Son objectif était de réaliser des assemblages aussi vrais, délicats et aériens que dans la nature. Ce qui signifie, comme on peut s'y attendre, qu'ils cassaient facilement.

La moitié du temps, ses œuvres volaient en éclats dès la cuisson. Et Eugénie pleurait chaque victime. Mais si elles survivaient à cette étape, elles se brisaient au cours du déplacement de l'atelier à la salle d'exposition. Et si elles sortaient indemnes de ce parcours d'un peu plus de quatre mètres, alors elles craquaient ou encore se disloquaient lorsqu'un acheteur les transportait de la boutique à sa voiture ou de sa voiture à sa résidence ou, un mois plus tard, quand son ado claquait la porte en rentrant à la maison.

Mais Eugénie ne se laissait pas décourager. Elle expérimentait avec différentes combinaisons d'argiles, de glaçures et de températures, parce qu'évidemment les gens se plaignaient. Quand un client se procure une tasse en poterie, il s'attend à ce que l'anse soit bien robuste et il recherche le même genre de solidité dans n'importe quel objet en céramique puisque, d'après lui, c'est justement ça, l'avantage de la céramique. Pourtant, Eugénie ne semblait pas aspirer à fabriquer des objets durables. Elle voulait simplement éprouver la satisfaction d'avoir créé des œuvres exquises. Elle avait toujours pensé comme ça : autrement. Elle avait un esprit artistique, pourrait-on dire, depuis qu'elle était toute petite. Et dans une famille de gens raisonnables, solides, terre à terre, de vrais gens d'action comme le sont les vétérinaires et les policiers, Eugénie était une anomalie. Sa singularité stupéfiait son père et ses frères, mais frustrait profondément sa mère. À tel point que, chaque fois qu'Eugénie, enfant, disait ou faisait quelque chose qui s'éloignait de la norme familiale du bon sens – comme lorsqu'elle colla des centaines de brillants Swarovski au bout de ses doigts ou qu'elle épousa un professeur suppléant d'anglais au niveau secondaire du nom de Milt –, Marjorie soupirait et s'exclamait : « Ma petite fille... (ou Mademoiselle...) comment peux-tu être une Horemarsch ? Tu n'as pas un atome de génie pratique ! »

Quand elle était jeune, Eugénie ne connaissait rien au génie, alors elle croyait que sa mère regrettait amèrement l'absence d'un autre genre de personne dans le corps de sa fille. Une autre Eugénie, l'Eugénie pratique.

Et puis sa mère eut cette longue, douloureuse et débilitante maladie à l'issue inévitable, immonde et fatale, contre laquelle l'exqu Coast ne pouvait rien. Eugénie dut recourir à son sens pratique jusqu'à ce que Marjorie Horemarsch

meure enfin, fort heureusement. Et puis ce qui arriva... arriva.

Ici, à Kotemee, tout ce qu'on peut dire maintenant, c'est : « Dieu merci ! Je n'ai jamais été l'amie d'Eugénie Vale Horemarsch. »

Chapitre un

Toute la ville de Kotemee baigne dans le soleil. Des paillettes scintillent sur la surface du lac, des rayons lumineux ricochent sur le chrome des voitures garées dans la rue Principale et, au parc Corkin, les joueurs des Lions Star-Lookout, l'équipe de baseball *pee-wee* de Kotemee, s'entraînent avec des bâtons en aluminium qui brûlent la peau tendre de leurs paumes préadolescentes. Pourtant, rien n'illumine la vie d'Eugénie Vale Horemarsch, mis à part l'ampoule du frigo éclairant des choses qu'elle préfère ne pas voir.

Un pot de confitures de fraises presque vide, à l'exception d'une croûte de fruit gélatineuse au fond. La moitié d'un contenant de crème sure à la surface capitonnée d'une épaisse couche de moisissure bleu-vert. De la sauce à spaghetti et de la soupe traquées par la fermentation dans leurs contenants en plastique. Des champignons frêles et flétris recroquevillés dans un sac en papier froissé. Les restes gélifiés d'un concombre et les dépouilles variolées d'une courgette et d'un poivron gisant au fond du bac à légumes.

Dans la cuisine inondée de lumière de sa maison, rue Edgeworth, Eugénie s'affaire à se débarrasser de toutes ces horreurs. Le pot est lancé dans le bac de récupération. Les liquides putrides, versés dans l'évier. La courgette, le concombre, le poivron et les champignons sont jetés au compost. Comme la crème sure solidifiée par la moisissure adhère obstinément au pot, Eugénie la racle avec la main. Tout ce qui lui semble suspect – un morceau de bifteck mal emballé, une bouteille de vinaigrette trouble – est jugé impropre à la consommation et extirpé sans pitié des entrailles du frigo. Il est trois heures de l'après-midi et Eugénie porte encore la robe en lainage noire qu'elle a enfilée pour les funérailles de sa mère. Elle a détaché plusieurs boutons, mais n'a pas eu le courage de l'enlever. Ainsi, pendant qu'elle s'active à effacer les reliques du temps, à détruire tout signe de pourriture, sa robe légèrement ouverte expose son dos à l'air réfrigéré.

De l'angle de la cuisine où il l'observe, Milt, son mari, admet qu'il aurait dû nettoyer le réfrigérateur des semaines plus tôt, pendant qu'Eugénie veillait sa mère. Mais c'est une tâche répugnante, lui dit-il, et il la remettait constamment à plus tard. Il ignore comment elle fait.

— Je ne suis pas dédaigneuse, dit Eugénie.

Eugénie et Milt n'ont pas dormi sous le même toit depuis trois longs mois. Marjorie avait expressément exigé la présence continue de sa fille durant son agonie, ce qui a obligé Milt à se débrouiller tout seul à la maison. Il s'avance derrière Eugénie, toujours accroupie, les yeux rivés sur la caverne blanche et froide. Il se penche pour saisir un pot de beurre d'arachides et, en hésitant un peu, il touche la région exposée du dos de sa femme et se met à la caresser délicatement vers le bas.

— C'est une très, très mauvaise idée, dit Eugénie.

— Excuse-moi.

Il recule avec le pot de beurre d'arachides et ouvre le couvercle.

— C'est seulement que... qu'on n'a pas... Je pense qu'il neigeait la dernière fois. Mais tu as raison. Ce n'est pas le bon moment.

Il dépose le pot et son couvercle sur le comptoir et saisit un sac de pain.

— Je peux te faire des toasts si tu as faim.

Eugénie se redresse devant le frigo, puise dans ses réserves d'indulgence et de tolérance et adresse à son mari un regard penaud. Elle l'enlace et pose son menton sur son épaule. Elle cherche un appui plutôt qu'une étreinte.

— Mon pauvre Milty. Pauvre, pauvre Milty.

— Je vais bien.

— Tu peux me caresser un sein si tu veux.

— Quoi? Là, maintenant?

— Il n'arrivera rien. Mais tu peux le faire si tu veux, puis aller te cacher aux toilettes ou ailleurs.

— Euh, je ne pense pas que ce soit nécessaire.

— Comme tu veux.

Elle amorce un mouvement de recul, mais avant qu'elle s'éloigne, Milt glisse une main dans sa robe et saisit son sein gauche. Il le tient, immobile, pendant qu'elle attend.

— C'est bon, dit-elle au bout d'un moment en lui tapotant la joue avant de se dégager.

— Je pourrais le sortir ici, dans la cuisine, dit-il en ouvrant sa braguette.

— Non.

Il passe devant elle pour se diriger vers la salle d'eau dans l'entrée.

— Je l'ai sorti quand même.

Quelques minutes plus tard, écrasés dans les fauteuils assortis en velours vert du salon envahi par le soleil de fin d'après-midi, ils contemplent *Feuilles d'hiver* que Milt a déposé sur la table basse en l'honneur du retour d'Eugénie. Un bouquet de feuilles d'hydrangée abîmées par le gel.

— Il va bien ici. Merci, dit Eugénie.

— J'ai pensé que ça te plairait.

Elle s'extirpe avec peine des coussins mous et se penche, les yeux plissés :

— Est-ce que c'est une fissure ?

— Minuscule. Je l'ai recollée.

— J'en vois une autre.

— Il y en a deux seulement. Arrête de chercher.

Eugénie se laisse retomber dans son fauteuil en soupirant :

— La beauté ne dure pas. C'est impossible.

— Mais tu en as fabriqué, de la beauté. C'est ça qui compte.

Eugénie fixe son mari.

— C'est ça qui compte, hein ?

— Tout à fait.

Elle hoche la tête et baisse le menton sur la poitrine. Jamais elle n'a été aussi épuisée, et pourtant aussi soulagée. La lassitude et l'apaisement s'infiltrèrent dans ses muscles et dans ses os, une sensation à la fois bienfaisante et désagréable. Eugénie pense : « C'est comme ça que les athlètes se sentent, j'imagine, après avoir couru mille kilomètres ou gagné un match. » Elle permet à cette impression de s'immiscer en elle comme ces drogues que prennent les jeunes et laisse son esprit errer vers les funérailles à l'église presbytérienne First United. Tout le monde y était : les frères d'Eugénie, des beautés quelconques dans leur uniforme

d'apparat; Celeste, la femme taciturne d'Andrew fils, et leurs deux enfants d'âge adulte, Ross et Marlee, qui ont consenti à se libérer pendant quatre heures précieuses malgré leurs jeunes vies trépidantes, merci beaucoup pour votre sacrifice; ses bonnes amies à elle, la plupart en tout cas, pétries de sympathie et de sollicitude; et une centaine de citoyens de Kotemee qui avaient un jour confié un épagneul malade à Marjorie Horemarsch. Ils la considéraient comme la meilleure des vétérinaires, et non comme une mère qui faisait uniquement l'éloge des bonnes notes et des récompenses, de l'argent et des prix, mais jamais, jamais de la beauté en soi. Et non comme une patiente qui gémissait de douleur dix-sept heures par jour, qui sentait le vomi, qui devait être lavée et nourrie et dont on devait nettoyer et panser les plaies de lit purulentes...

— C'était bien de voir tes amies, là-bas, dit Milt. Louise avait l'air bien, j'ai trouvé. Et puis...

— Louise avait l'air bien, hein?

— Ouais. Dorothy aussi. On devrait les inviter ici un de ces jours.

Eugénie fixe le plafond en soupirant:

— À quoi bon, Milt?

— La maison est devenue trop silencieuse. Tu pourrais jouer au bridge, comme avant.

— Non, Milt, ce n'est pas ce que je veux dire. Ce que je veux dire, c'est «à quoi bon tout ça?»

— Oh, répond Milt en rejetant sa tête contre le dossier du fauteuil, comme pour dire «Oh là là, c'est profond».

— Tout à fait, dit Eugénie. Tu sais, on pense à bien des affaires en s'occupant d'un mourant.

Milt se penche.

— Tu veux un verre?

Il se redresse avec peine. La pointe de sa cravate repose tout de travers sur son ventre rebondi. On dirait une feuille flétrie sur une citrouille, pense Eugénie.

— Je prendrais bien du vin blanc.

Elle hausse la voix pendant que Milt se dirige vers la cuisine :

— On pense à des choses, Milt. On se pose des questions.

— Quelle sorte de questions? Non, pas de blanc. Du rouge?

— Ça va. Des questions importantes, comme à quoi bon tout ça?

— Oui.

— On vit et puis on meurt, Milt. Tout ce qu'on avait disparaît et après, ça n'a plus d'importance. Plus rien ne compte jusqu'à la fin des temps.

— Waouh, dit Milt en revenant avec les verres.

— Alors, à quoi bon tout ça?

— Tu veux vraiment une réponse?

— Je ne pense pas que tu *puisses* répondre à ça. Je pense que personne ne le peut.

— D'après moi, l'idée, c'est de mener la meilleure vie possible, le plus longtemps possible.

Toujours enfoncée dans les coussins et dopée par l'épuisement, Eugénie sirote son vin en tirant sur les bribes d'idées, de formulations et de fantasmes qui ont occupé son esprit au cours des mois précédents, pendant qu'elle nourrissait sa mère à la cuillère avec du Pablum nature, pendant qu'elle observait son jardin autrefois luxuriant laissé à l'abandon, pendant qu'elle était agenouillée seule dans la salle de bains attenante à la chambre pour nettoyer les éclaboussures d'urine séchée sur le carrelage où sa mère avait perdu pied.

— Ce qui compte, c'est la beauté, je pense.

— Voilà ! Tu as répondu toi-même à ta question.

— Un instant de beauté ou de joie, quelque chose de pur et d'exquis. Je déteste ce vin rouge, dit Eugénie en faisant la moue. Tu as ouvert la bouteille la semaine dernière ou quoi ?

— À peu près.

— Je n'en boirai pas. C'est fini, la piquette.

Elle dépose son verre sur la table basse.

— Veux-tu que j'aie acheté une bouteille de blanc ?

— Oui, mais pas tout de suite. Pas pendant qu'on parle.

Durant de longues minutes, elle fixe la table, le vin qui tremble dans son verre, *Feuilles d'hiver*, mais, en fait, elle ne voit rien de tout ça. Elle dit :

— Tu sais, Milt, pendant que je donnais à manger à ma mère au lit, c'est arrivé plus d'une fois qu'elle penche la tête par en arrière et qu'elle s'endorme. Ça m'a traversé l'esprit de lui pincer les narines et la bouche. De la tenir comme ça, bien serrée.

— Jusqu'à ce qu'elle meure ?

— Jusqu'à ce qu'elle meure.

— Oh là là, dit Milt.

Il écarquille les yeux en hochant la tête. Eugénie pense qu'il est en train de se faire à l'idée. Elle se glisse à l'avant du fauteuil.

— Parce que, tu sais, quelle différence ça fait ? Qu'on meure maintenant ou plus tard, le résultat est le même, mais une méthode implique moins de souffrance. On le fait pour les animaux. Ma propre mère le faisait. Je l'ai vue.

Des années plus tard, des images encore très nettes emplissent son esprit, lacérées de blanc et de rouge. Au début de sa carrière, quand elle n'avait pas suffisamment de clients pour couvrir les frais d'une clinique, Marjorie opérerait les animaux sur la table de la cuisine protégée par des

feuilles de plastique blanc. Elle avait autorisé la petite Eugénie, son aînée, à l'observer. C'est la vraie vie, inutile de la cacher, disait-elle tout en entaillant le ventre du chat ou du chien des voisins pour en extirper les ovaires ou la rate, ou en rattachant des tendons sanguinolents. À plusieurs reprises, avant même l'âge de sept ans, Eugénie avait vu sa mère planter une seringue hypodermique dans le pelage d'un animal âgé ou malade, elle l'avait observée qui enfonçait le poussoir et attendait quelques secondes en silence jusqu'à ce qu'il ferme les yeux. C'était le geste le plus simple qui soit, et aussi le plus humain, se dit maintenant Eugénie.

— Ça s'appelle de la compassion, Milt. C'est ce que c'est : ne pas laisser souffrir un être vivant. J'aurais dû le faire. Je m'en veux de *ne pas* l'avoir fait.

— Il ne faut pas que tu t'en veuilles.

Eugénie fixe *Feuilles d'hiver*, perdue dans le souvenir d'une scène qui lui est déjà revenue à plusieurs reprises, projetée comme un film derrière ses paupières pendant qu'elle écoutait le souffle de sa mère, avachie dans le fauteuil de la chambre sombre de Marjorie. Elle s'imagine – dans sa tête, c'est toujours le matin, les rayons du soleil emplissent la pièce et lui donnent une teinte rose pâle – serrer les narines molles de Marjorie entre le pouce et l'index comme on fait pour empêcher l'air de s'échapper d'un ballon gonflé. De son autre main, elle tient ses lèvres fermées. Puis, l'image se transforme et elle plaque plutôt sa main sur la bouche de sa mère. Oui, ce serait plus efficace : pincer ses narines tout en appuyant fermement sur sa bouche. Ça n'aurait pas été difficile : sa mère était faible et les mains d'Eugénie sont devenues des outils musclés par des années à pétrir l'argile. Marjorie aurait ouvert les yeux, terrorisée, elle aurait braqué son regard sur sa fille, elle se serait débattue pour vivre sans se rendre compte à quel point la

méthode d'Eugénie était la meilleure. Mais ça, cette résistance, n'aurait duré qu'un instant, au contraire de la douleur persistante qu'elle éprouvait. Et après, il n'y aurait eu aucun blâme, aucun sentiment de trahison, aucune rancœur éternelle. Il n'y aurait rien eu, parce que la mort, c'est ça : rien.

Eugénie sent les larmes lui monter aux yeux.

— J'aurais dû tuer ma mère, Milt. J'aurais dû la tuer avant qu'elle soit aussi malade. Elle n'aurait pas eu à souffrir autant.

Milt s'avance vers elle et pose une main sur son genou.

— Tu as été une bonne fille, Eugénie. Tu as bien pris soin d'elle.

— Pas autant que j'aurais dû.

Elle sort le mouchoir enfoui dans sa manche pour s'essuyer les yeux. Même si elle souffre à l'idée d'avoir manqué à ses obligations envers sa mère en ne lui enlevant pas la vie, cette révélation est, d'une drôle de façon, rassurante. Sa détermination lui donne de l'énergie. Elle prend une longue inspiration et plonge son regard dans les yeux tristes et gris de son mari. Il est si mignon. Elle lui dit :

— Tu sais, si tu voulais me baiser, je ne dirais pas non.

Milt regarde sa main posée sur le genou de sa femme, puis lève les yeux en direction de la salle d'eau.

— Je ne pense pas que j'en serais *capable*, là, tout de suite.

Elle soupire :

— C'est embêtant.

— Mais je peux essayer...

Elle tapote sa main.

— Non, pas la peine. Du vin blanc, ça me ferait autant plaisir.